

ADRIAAN VAN DIS

# Tête à crack

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)  
par Daniel Cunin

*ACTES SUD*



*À cette dame.*



Tel un cambrioleur, Mulder explorait sa nouvelle maison. Les portes branlaient, les planchers craquaient, les coulisses des fenêtres étaient vermoulues. Cadenas et barreaux en nombre – ils ne paraissaient pas bien solides : les barreaux de la fenêtre de la salle de bains ayant été sciés, on avait posé des cadenas supplémentaires. Sur la table de la cuisine, un gros trousseau de clés. Mais au fond, qu’aurait-on pu voler ? Pas de poste de radio ni de télévision. Rien qu’un poêle bien trop lourd, un congélateur rouillé, une machine à laver, quelques meubles de rebut. Aucun objet intéressant. Hormis sa valise rouge. La valise d’un Blanc. Et son ordinateur portable. L’agent immobilier avait laissé un mot pour le locataire, des conseils : “Sans luxe, vous serez plus en sécurité.” Magnifique argument. MR MARTEN pouvait-on lire en caractères gras sur l’enveloppe. Le patronyme de l’homme qu’il avait été à une époque. Impossible de s’en défaire. Donald, l’ami retrouvé qui l’avait invité à découvrir la nouvelle Afrique du Sud, continuait de le désigner sous ce nom. Donald à qui il devait par ailleurs d’avoir trouvé cette maison de vacances décrépite. Le Marten d’autrefois n’était pas en sucre, ce n’est pas lui qui allait se plaindre du plumard prêt

à s'affaïsser, des larves desséchées sous le couvre-lit, des taches de sang sur le mur, moins encore du long vol qui l'avait conduit ici – un jour entier à faire la sardine – ou du trajet en voiture dans les montagnes, le cœur au bord des lèvres. Les désagréments, Marten s'y était fait. Certes, lui n'avait jamais éprouvé de picotements dans les pieds ni eu des artères obstruées. Lui n'avait jamais eu à avaler le moindre comprimé. Mulder, si, huit par jour. Malgré tout, il décida de se hisser au niveau de Marten. Un nom qui suffirait peut-être à le rajeunir.

Il ouvrit les fenêtres toutes grandes, se remplit les poumons d'air marin et entreprit de rendre le salon un tant soit peu habitable : table contre le mur, canapé sous la fenêtre, brimborions dans les placards et chaises superflues dans l'arrière-cuisine. Ainsi, il offrait de l'espace à ses jambes et à ses yeux.

Perchée sur une dune, la "villégiature" donnait sur le village de pêcheurs et le port. C'est là, en bas, en bord de plage, au milieu des gens qui travaillaient, qu'il aurait aimé vivre et non parmi les villas d'oisifs blancs retranchés entre leurs murs. Les clôtures électriques scintillaient au soleil. Une maison toute simple en bord de plage, était-ce vraiment si difficile à trouver hors saison ?

Il s'en était longuement entretenu avec Donald au téléphone ainsi que par courriels. "Toi qui as d'excellents rapports avec les pêcheurs, t'entends jamais parler d'une location ? Tu ne vois rien de vide quand tu sors tes chiens ?" Il avait décliné l'offre de son vieil ami de s'installer chez lui – la plus grande maison des dunes. Mulder n'était pas homme à loger chez des tiers : trop de pudeur, trop de comprimés, trop de rituels. Sans compter qu'il lui aurait fallu faire la

conversation avec l'épouse de Donald, une parfaite inconnue pour lui. "Se retrouver quand on ne s'est pas vus depuis quarante ans, ça demande du temps." Les gens changent, qu'ils le veuillent ou non.

Après s'être renseigné un peu partout, Donald avait trouvé "une authentique baraque de pêcheur". "Au milieu des filets et des bateaux, à moins d'une minute de la mer." Formidable – Mulder s'était empressé d'acheter une paire de bottes. Mais une semaine avant son départ, ça avait capoté. Donald avait parlé aux derniers locataires : ils avaient été agressés un soir, alors qu'ils se couchaient, par des racailles coiffées de cagoules. Couteau sous la gorge, tout emporté, y compris les brosses à dents. "Le crime se répand comme une tache sur tout le pays, lui avait écrit Donald. Le village de pêcheurs est lui aussi touché. Je ne veux pas que tu ailles vivre là. Pour les tempes blanchies comme toi et moi, il faut un quartier sûr. On n'a plus nos jambes de vingt ans. Je vais te chercher autre chose."

Voilà pourquoi Mulder se retrouvait au milieu des Blancs, dans une cahute ouverte aux quatre vents. Certes, avec une vue panoramique. Problème : tout le monde pouvait le voir lui aussi. Son arrivée n'avait, de fait, échappé à personne. Dès qu'ils s'étaient engagés sur le sentier sinueux à bord du 4 × 4 de Donald, un essaim d'enfants de pêcheurs les avait accompagnés. À croire qu'ils avaient guetté l'apparition du nouvel habitant. Alors que Mulder déchargeait ses bagages, ils s'étaient empressés autour de lui. "*Mister Marten! Mister Marten!*", avait crié un des garçons. Quelqu'un, à l'agence immobilière, n'avait apparemment pas su tenir sa langue. Donald se proposait de chasser les enfants, mais lui

– le prévenant Mr Marten – leur avait serré la main pendant qu’ils se disputaient pour porter sa valise. Les plus petits avaient mendié un stylo à bille “pour l’école”. Gauche, Mulder avait tâté ses poches, mais un voyou qui l’avait devancé lui avait tendu avec un ricanement son stylo à encre. Barboté sous ses propres yeux! Fâché, Donald avait entraîné son ami dans la maison. Non, ce n’était en rien un jeu, mais bien un test. “Pour eux, tu n’es à présent qu’un foutu idiot.” Ces petits anges étaient des voleurs accomplis. N’avait-il donc pas vu leurs aiguillons? Des bâtons munis, à leur bout, d’un clou qu’ils raclaient par ennui sur l’asphalte. Et dont ils se servaient, si on ne faisait pas gaffe, pour ouvrir en moins de rien une fenêtre et pêcher le trousseau qui traînait sur la table. Donald lui avait d’ailleurs conseillé de fermer la porte à clé, même en plein jour lorsqu’il restait chez lui. Et pourquoi ne pas dégivrer le congélateur pour y cacher ses objets de valeur – une simple suggestion. Mulder s’était moqué de lui, mais Donald ne voyait rien qui prêtât à rire : “Ne sois pas surpris de les revoir, et cette fois, ils ne se contenteront pas de faire un tour de passe-passe.”

Il y avait six clés sur la table. Réprobatrices. Un trousseau de rouille chargé de lui faire peur. De la main droite, il les soupesa. Il n’avait pas la moindre idée de la porte à laquelle chacune d’entre elles correspondait. Il les essaya toutes. La moitié ne passait dans aucune serrure, la clé de la porte d’entrée nécessitait une main ferme. Un frisson lui parcourut l’échine alors qu’il glissait le trousseau dans la poche de son pantalon – impression d’être le geôlier de sa propre demeure. Il examina les inégalités



du rebord de la fenêtre. Il y avait des traces de doigts sur la vitre. Il essaya de les ôter avec son mouchoir. Sa salive chuinta. Les traces étaient de l'autre côté.

Le congélateur vrombit. Mulder le débrancha.

Le cordon de l'ordinateur portable s'avéra trop court. La pièce de devant se contentait de deux prises, la plus proche était occupée. Des centaines de fourmis y pénétraient et en sortaient. Petits coolies rouges qui se saluaient poliment en se croisant. Il s'agenouilla, souffla dessus pour les chasser. Elles basculèrent, se cramponnèrent, se ressaisirent et reprirent l'une après l'autre leur marche en direction de la prise. Un trajet dont elles ne déviaient pas. De ses doigts, il barra l'accès aux deux trous : les fourmis se massèrent sur le pont que formait sa main. À défaut de mordre, elles exploraient ses phalanges, la cicatrice entre pouce et index, les plis, s'aventuraient sur son poignet, tâtaient ses petits poils, son bracelet de montre... grimpaient dans le tunnel de sa manche. Une miette traînait par terre. Mulder la posa délicatement au milieu des fourmis. Elles inspectèrent ce cadeau, le soulevèrent et l'emportèrent à travers la cohue jusqu'aux portes obstruées de la prise. Les minutes défilaient, pleines d'étonnement, de charité et de pensées cruelles : il écrasa une fourmi entre ses ongles, rien qu'une, juste pour voir, pour en sentir la texture. Le cadavre disparut à son tour dans l'encombrement. Le cadran n'indiquait pas le nombre de minutes écoulées, enseveli qu'il était sous le rouge des fourmis.

Seule option : déplacer la table à proximité de l'autre prise, contre le canapé, près de la fenêtre. Assis devant son clavier, il pourrait voir les bateaux appareiller.

Brisé de fatigue après son long voyage, Mulder, le regard vide, fixait le paysage. Il avait refusé toute aide pour son installation. La minutie avec laquelle il plaçait ses pantalons sur des cintres – le pli, le pli, en Afrique plus qu'ailleurs – et le nombre de chemises qu'il avait apportées, cela ne regardait personne. Pour ne rien dire de ses comprimés. Il entendait trouver son chemin tout seul en ce premier jour. Tant dans la maison que dans le village. Sans hâte. L'âme voyage à cheval. Demain matin, il aurait le temps d'aiguiser son regard au cours d'une première promenade avec Donald, avant de rencontrer Sarah, l'épouse de son ami.

Mais d'abord gratter les croûtes sur les parois de l'évier, balayer les différentes pièces, jeter un plaid sur le canapé pour en cacher le revêtement moche. Cherchant draps et couvertures, il tomba sur un carton plein de journaux et de magazines, laissé là par des touristes. De la lecture pour les jours de pluie, des nouvelles de lointains étés. Il se proposait de jeter tout ça, mais ne put résister à la tentation de feuilleter ces vieux papiers... beaucoup de crimes et d'intrigues politiques jaunies. Il resta de longues secondes à regarder les photos de ministres noirs, noyés, sous un

mauvais éclairage, dans l'encre d'imprimerie. Guindés dans leur costume, assis à un bureau où trônait un drapeau. Il reconnut – crut reconnaître en espérant ne pas se tromper – certains visages du passé, des hommes qu'il avait rencontrés dans un autre monde, alors qu'ils étaient plus jeunes. Un monde dans lequel il s'appelait encore Marten. Étrange passé. Plus étrange encore à présent.

Marten. Combien de personnes l'avaient connu sous ce nom ? Une vingtaine d'hommes, sept ou huit femmes, tout au plus. Nom sous lequel il avait suivi des cours à Paris et été formé pour accomplir une mission en Afrique du Sud. À l'hiver 1972, l'étudiant Mulder s'envolait, les mains moites, pour Johannesburg. Muni de son vrai passeport, il entrait sans difficulté aucune dans le pays. Le douanier était tellement ravi de voir une bible usagée dépasser ostensiblement du bagage à main qu'il eut foi en la grande valise. Monsieur (Mulder, qui affichait une physionomie de premier communiant) pouvait passer. La douane franchie, il s'était de nouveau glissé dans la peau de Marten ; celui-ci avait fait entrer dans le pays une deuxième bible : un exemplaire creux, rempli de faux passeports.

Marten, ce héros. Surtout avec un verre dans le nez.

Un Marten qui n'avait cessé d'être le compagnon de Mulder. Jusqu'au jour où, quelques années plus tôt à Paris, ce dernier s'était brisé en mille morceaux. Et avec lui, son monde – tout s'était effondré dans un fracas énorme. Alors qu'il dormait, ses mots avaient dégringolé du placard. Étagères brisées, plancher semé de lettres de l'alphabet qui ne formaient plus le moindre mot compréhensible. Lettres à portée

de la main, mais ayant perdu toute signification. Il chercha à les ramasser : elles lui glissèrent entre les doigts. Deux ou trois heures plus tard, il appelait une amie au sujet de ce rêve bizarre. Elle ne comprit rien à ce qu'il racontait. Avait-il picolé? Elle eut des doutes et téléphona à un neurologue avec qui elle était liée. Celui-ci voulut tout de suite savoir de quoi il retournait. Même histoire. "Vous bredouillez", lui avait-il dit. Une heure plus tard, Mulder était admis à la Salpêtrière. Accident vasculaire cérébral. Le deuxième.

Au bout d'une bonne semaine, on discernait à nouveau une certaine logique dans les sons qu'il émettait – du moins les syllabes néerlandaises. Le rythme revint en premier, l'orthographe beaucoup plus tard. Il passa des journées entières un vieux dictionnaire sur les genoux, car il ne savait plus par quelle lettre commençaient les mots alors que le son des syllabes bourdonnait dans sa tête. En un mois, sa langue maternelle fut de nouveau en service. Pour le français, ça prit plus de temps. La langue parlée surtout était en lambeaux. Celle dans laquelle il avait été amoureux. Ayant une peur bleue de perdre les souvenirs qui y étaient rattachés, il traîna pendant des jours sur les boulevards, allant s'asseoir sur les terrasses derrière de jeunes couples. Suçant leur bonheur. De la sorte, leurs paroles nourrirent ses propres souvenirs.

Seule l'Afrique du Sud demeurait une passoire.

Quel malaise n'avait-il pas éprouvé, cet après-midi-là, au musée du quai Branly tout juste inauguré, quand un homme de grande taille l'avait accosté : *"Aren't you Marten? Marten, the Dutchman?"*